

NOTICE & FRAGMENTS HISTORIQUES

SUR

AUNOU-SUR-ORNE — SAINT-CÉNERY-PRÈS-SÉEZ

Le village d'Aunou, autrefois nommé *Alnetum*, porte aujourd'hui le nom d'Aunou-sur-Orne, parce qu'il est bâti près des sources de cette rivière ; c'était au Moyen-Age un petit fief, et les noms de plusieurs de ses seigneurs sont parvenus jusqu'à nous ; il en est même quelques-uns qui méritent une mention spéciale. L'antique maison d'Aunou, d'après l'historien Marin Prouvère, dominicain d'Argentan (*Hist. eccl. de la ville de Sééz, 1623*, liv. 2, chap. 15, mss, bibli. de M. Libert), tirait son origine des ducs de Normandie, par Geoffroy comte de Brionne, fils naturel de Richard-sans-Peur. C'est de cette maison que descendait Thomas d'Aunou, élu évêque de Sééz, le 2 juillet 1258, bien que, en vertu d'un usage assez commun au Moyen-Age, il n'ait été ordonné prêtre que le 19 décembre suivant, et sacré évêque le lendemain. Ce prélat eut de grandes difficultés à soutenir de la part de Laurent, abbé de Cerisy-Belle-Etoile, et même de la part de ses archidiacres. Il donna au chapitre de la cathédrale, sa terre et baronnie d'Aunou ; et ce fut en vertu de cette donation, que le prévôt de ce chapitre, devint seigneur et baron de cette paroisse ; c'était même son principal revenu (1).

(1) La terre d'Aunou était venue à Thomas, par succession médiate de Fouques d'Aunou et d'Agathe de Médavi ; les Fouques eux-mêmes la tenaient de Geoffroy de Brionne, fils naturel de Richard-sans-Peur, duc de Normandie, le premier possesseur connu de cette seigneurie. Thomas d'Aunou se trouva à plu-

On lit dans le *Cartulaire* de l'abbaye de Perseigne, la charte suivante, concernant le paroisse d'Aunou, p. 127.

CLXIII

« Magister Guillelmus de Esseio sedis apostolice capellanus
 « canonicus Morimensis pro me et Rog. et Johanne fratribus meis
 « et ego Johannes dictus parte ex altera heredes et successorés
 « bone memorie defuncti Guillelmi de Esseio avunculi nostri de
 « communi ascensu totam hereditatem in parochiis de Esseio, de
 « Alneto et de Buressart divisimus — 1269, septima Kalendarum
 « septembris. »

Nous voyons à la fin du XIII^e siècle, en 1288, un Raoul d'Aunou, faire hommage à Pierre, abbé de Saint-André-en-Gouffern, en présence de l'évêque de Séez, Jean de Bernières. Un autre Raoul, sire de Jupilles, au Maine, et d'Aunou-près-Séez, vivait au XV^e siècle. Ce Raoul était un loyal et bon chevalier, dévoué à Charles VII et guerroyant sans cesse contre les Anglais qu'il s'efforçait d'expulser de nos contrées. En 1534, aidé de plusieurs autres seigneurs, il était parvenu à se rendre maître du fort de Saint-Martin-de-Séez. Instruit de cette prise, Falstaf, capitaine d'Alençon, vint à la tête d'une troupe d'Anglais l'assiéger avec les gentilshommes qui l'accompagnaient dans la citadelle qu'il emporta d'assaut. Le sire de Jupilles se défendit vaillamment, et perdit la vie dans l'action, le 3 mars 1435. (L'abbé Fret., *Chr. Perch.*, t. 2).

Il fut inhumé dans la cathédrale de Séez, comme il appert de l'acte d'une fondation, faite par Guillaume son fils aîné, le 23 octobre 1460, d'un service solennel à son intention, chaque année à perpétuité, le trois mars, anniversaire de sa mort.

Raoul avait épousé demoiselle Catherine de Saint-Aignen, dont il eut deux enfants, l'aîné, Guillaume de Jupilles, fut écuyer, seigneur de Jupilles, et vendit la terre d'Aunou, qui avait alors

siieurs assemblées solennelles de la province Il comparut en 1272, devant le parlement de Rouen, pour y défendre les droits et privilèges de son église contre le comte d'Alençon. En 1275, il fit une transaction avec Foulques du Mesle, seigneur du Merlerault, frère de l'évêque de Lisieux, au sujet du patronage alternatif de Gasprée. Il mourut le 17 juin 1278 et fut inhumé à l'abbaye de Saint-André-en-Gouffern, devant le grand autel et à l'entrée du chœur de l'église abbatiale, bien que d'autres le fassent mourir à Séez en 1290, et disent qu'il y fut inhumé.

le titre de vavassorerie, pour le prix de 2,518 écus d'or une fois payés, au prieur et au chapitre de Saint-Gervais de Séez, sous la condition de faire aveu au roi, à cause de la châtellenie d'Essay. Les conditions furent spécifiées dans l'acte passé devant Blanchet, clerc, garde des sceaux de la châtellenie d'Essay, le vingt trois octobre 1460, en présence de Jean le Boucher, promoteur de Séez, de Robert la Fosse, curé d'Essay et de Jean Levale, secrétaire de l'Evêque ; le même jour, Guillaume donna pour cette fondation aux dits chanoines, une aumône de cinq cents écus d'or, au coût du roi, c'est-à-dire de la valeur de trente sous tournois, pour acheter un héritage de valeur suffisante pour l'acquittement du service commandé. Il fut stipulé que, si le fondateur Guillaume de Jupilles désirait assister, en ce jour du trois mars, au service anniversaire, les dits chanoines s'obligeaient à le recevoir dans leur maison, avec cinq personnes et leurs chevaux, et s'il n'y venait pas en personne, ils s'engageaient à distribuer aux pauvres, la portion de deux religieux chanoines de la dite église, en pain, viande et boire ; cette coutume devait se continuer à perpétuité après le décès du dit Guillaume de Jupilles,

Après avoir parlé d'Aunou comme seigneurie, nous devons en dire un mot comme paroisse.

Les religieux de Saint-Martin de Séez, jouissaient du droit de présentation à la cure, et ce droit leur rapportait 2,000 livres de revenu. L'église était encore dédiée à la Sainte Trinité en 1691. (Registre de la fabr. d'Aunou. Inventaire de mars 1691). Depuis cette époque, on a trouvé enfouie, dans les champs, une vieille statue de vierge martyre à laquelle les paysans ont donné le nom de Sainte-Eulalie et à partir de ce temps-là, la paroisse a pris cette sainte pour patronne.

Aujourd'hui, Aunou n'a plus aucune importance : c'est une petite commune de 408 habitants répartis sur 1,804 hectares de terrain : elle est située à quatre kilomètres de Séez, sur la route de Courtomer.

Malgré la simplicité de son temple rustique, l'archéologue y découvre avec quelque surprise un tableau de la Sainte-Trinité, peint à Alençon, par Dufresne, en 1699, et qui ne manque pas

d'un certain mérite. Au côté gauche de ce tableau, on voit des armes portant d'azur aux trois fleurs de Lys d'or, deux et une bordées d'azur chargé de huit bezans d'argent ; avec trois bas-reliefs juxtaposés sur le mur gauche de la nef et une statue de la Sainte-Vierge du xv^e siècle. Le premier bas-relief représente l'Annonciation de la Sainte-Vierge, et l'Incarnation du Verbe ; Dieu le Père figuré par un vieillard à longue barbe, a envoyé son ange vers celle qu'il avait choisie pour être la mère du Christ ; Gabriel s'est acquitté de sa mission, et a reçu le consentement de Marie : on voit l'Esprit-Saint, sortant de la bouche du Père Eternel sous la forme d'une colombe s'abaisser sur la Vierge de Nazareth, agenouillée dans sa modeste chambre, l'intérieur du pauvre ménage est fidèlement reproduit dans tous ses détails : on voit le lit supportant un vase où pousse un lys, et tout auprès le panier à ouvrage, le fil et les ciseaux ; le buffet et les ustensiles de cuisine, rien n'a été omis. La naïveté de la seconde sculpture ne le cède en rien au charme de la première ; les moindres particularités, les plus minces détails rapportés dans l'Écriture et dans la légende y sont reproduits avec exactitude. Le Sauveur qui vient de naître est déposé par terre ; sa mère et Saint-Joseph, un flambeau à la main, le contemplant avec une tendresse mêlée de compassion ; le bœuf et l'âne, témoins du mystère, allongent péniblement leurs têtes malheureusement privées aujourd'hui de cornes et d'oreilles par suite des ravages du temps ; les bergers, tenant leurs chiens en laisse, sont plongés dans une admiration respectueuse et adorent silencieusement le Dieu fait Homme, que le Cantique des Cieux leur avait annoncé ; trois petits Anges aux figures joyeuses se penchent sur le toit de l'étable et tiennent en main une large banderolle déployée. Dans ces naïfs tableaux, les personnages sont extrêmement pressés les uns contre les autres. L'Adoration des Mages est le troisième sujet traité par l'artiste ; les rois de l'Orient se prosternent devant l'humble crèche et offrent l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils ont apportés de leur pays. L'expression des visages est parfaitement rendue, et la race nègre est caractérisée d'une manière frappante dans l'un des trois personnages principaux. On voit dans le lointain les chameaux qui ont servi de monture aux voyageurs ainsi que les troupeaux des bergers.

Le travail de ce petit chef-d'œuvre, s'il n'a pas la perfection

artistique des œuvres de la Renaissance, est au moins plein de finesse et de naïveté, il se distingue par la touchante expression des attitudes et des visages, par le caractère véritablement religieux qui se retrouve à un haut degré dans les différentes scènes.

Dans le premier et le dernier de ces bas-reliefs, deux personnages inconnus, un homme et une femme sont à genoux sur des prie-Dieu drapés et armoriés ; il est probable que ce sont deux membres de la famille d'Osmond ; car c'est dans la chapelle de cette famille que se trouvaient primitivement les sculptures dont nous parlons, nous n'avons cependant pas les preuves de cette assertion, les signes héraldiques qui servaient d'indice ayant été entièrement effacés de l'écu où ils avaient été gravés. Au-dessous de ces chefs-d'œuvre du xv^e siècle, sont placées une guirlande de vigne et deux pierres tumulaires ; l'une de ces pierres porte l'épithaphe de Jean d'Osmond ; sur l'autre se trouve celle de Léon Mallart et de Charles son fils, tous deux seigneurs de Boitron. La guirlande de vigne est composée de trois débris de jambages d'une porte : la beauté en était autrefois rehaussée par de riches couleurs ; mais ces peintures appliquées avec art ont été postérieurement couvertes de plusieurs couches d'un épais badigeon blanc, comme le sont du reste presque toutes les statues d'Aunou et particulièrement celle dont il nous reste à parler.

Cette statue est une N.-D.-de-Pitié, d'un seul bloc de pierre, haut de 1 m. 25 cent. Marie vient de recevoir le corps de son fils entre ses bras ; de grosses larmes tombent de ses yeux maternels ; une douleur profonde et calme se peint sur tous ses traits ; elle a un genou en terre, sur l'autre elle soutient le corps de son fils, dont les bras tombent languissamment ; les yeux fermés, la bouche entr'ouverte indiquent que Jésus vient de rendre le dernier soupir. La pensée du sculpteur était belle, il l'a fort bien exprimée et fait répéter à la pierre qu'il travaillait les pieux sentiments de son âme.

On trouve encore à Aunou quelque vitraux armoriés, sur l'un desquels est représenté un ange aux ailes déployées ; sur l'autre, on aperçoit un bourreau levant son glaive, et menaçant une femme, qui semble tourner les yeux et élever les mains vers le ciel, au-dessus on lit : ULALIE, en lettres majuscules, serait-ce Sainte-Eulalie patronne de la paroisse ? L'histoire en cela d'accord avec la peinture du vitrail, rapporte qu'elle fut martyrisée,

mais sa légende nous dit qu'elle a été déchirée avec des ongles de fer et brûlée avec des lampes ardentes, nous ne voyons nulle part qu'elle ait été décapitée.

Toutes les sculptures dont nous avons parlé, furent apportées à Aunou après la révolution de 1793, elle viennent de la chapelle de Saint-Cénéri qui appartenait aux d'Osmond. Cette maison qui prétendait descendre d'un des capitaines de Rollon, premier duc de Normandie, possédait les plus beaux domaines du pays, par suite de ses alliances avec les plus nobles familles, telle que les Montgommeri, les Leveneur de Carrouges, les comtes de Dreux, les Mallart de Boitron, les Grancei, les Médavi, les Laval de Montmorenci. Elle a donné à la patrie de courageux défenseurs, aux communautés religieuses, de pieux cénobites, à l'église, des prêtres et des prélats distingués. On vit Rodolphe d'Osmond se signaler au service de Philippe-Auguste, Charles, montrer sa valeur, dans les armées de Henri III ; Guillaume, dans celles de Louis XIII ; Jean-Baptiste, chevalier de Malte, commandeur de Vaillamont et capitaine de vaisseau, se distingua dans plusieurs batailles navales sous Louis XIV ; Jean d'Osmond était gouverneur d'Argentan en 1755. La liste des d'Osmond qui s'illustrèrent dans les ordres militaires, dans l'église et dans le cloître serait trop longue. Parlons seulement de deux d'entre eux qui furent des évêques distingués.

Pour ce qui regarde le premier, nous allons rapporter le texte latin du *Vetus registrum Sarisberiense*, par M. l'abbé Rich Jones, chanoine de Salisbury, et vicaire de Bradfort-sur-Avon (Angleterre). P. 22 et 23, t. 2, de son ouvrage.

« Robertus, dux Normanorum, habuit filium Willelmum bas-
 « tardum christianum, et quasdam filias, dominas Adeleiam, et
 « Isabellam ; quæ Isabella nupsit Henrico, comiti Sagiensi, qui
 « Henricus et Isabella habuerunt unum filium nomine Osmun-
 « dum, qui fuit prefati Willelmi, conquestoris Angliæ, cancel-
 « larius et postea factus est Dorsetiæ comes ; quem comitatum
 « ipse dividebat in prebendas ; et fundavit ecclesiam Sarum. Et
 « sic iste Osmundus descendebat linealiter ex nobili sanguine
 « septem ducum Christianorum Normanniæ, et nepos fuit Wil-

« Ielmi Bastardi, Angliæ conquestoris. Præfatus Osmundus
 « fuit consecratus episcopus auctoritate Domini Gregorii
 « Papæ VII, qui antea vocabatur Hildebrandus ; qui quidem
 « Osmundus Sarisberiensem rexit ecclesiam cum summa devo-
 « tione et vitæ sanctitate XXIV annis et III mensibus. Cujus
 « corpus in dicta Ecclesia Sarum in Domino requiescit. » (Nou-
 veau document sur la famille de Saint Osmond.) Les ouvrages
 de Saint Osmond sont : 1° *Le Traité des offices ecclésiastiques*
 2° *Règlement touchant les dignitaires de l'église cathédrale de*
Salisbury. — L'abbé Rich. Jones, ajoute : 3° *La Charte de*
Saint Osmond. 4° *Les Pièces justificatives à la Canonisation*
de Saint Osmond. 5° *Le Cartulaire de l'église de Salisbury*, où
 l'on rencontre les noms de plusieurs familles normandes et sur-
 tout sagiennes, qui ont fait des dons à l'église de Saint Osmond.
 Nous citerons en second lieu, Gabriel d'Osmond, qui fut sacré
 évêque de Comminges, le premier avril 1764 ; parmi les prélats
 français, qui se demirent de leurs sièges, à la demande du Sou-
 verain Pontife, en 1801, figure aussi un d'Osmond de Médavi.
 (Moren, *Dictio. Hist.*, v° Osmond ; d'Orville. *Rech. Hist.*
Merc. de France, avril 1755, p. 208). Ce fut au xvii^e siècle, que
 les seigneuries d'Aubry-le-Panthou, de la Frenaise-Faïel, du
 Menil-Froger, de Roiville furent réunies en marquisat, sous le
 nom de marquisat d'Osmond ; (d'Orville, p. 370).

Saint-Cénery suivant le même d'Orville, tire son nom du
 moine Céneri, qui vivait sur les bords de la Sarthe, à trois lieues
 d'Alençon ; la tradition raconte qu'en venant à Séez, il s'était
 arrêté à une petite distance de cette ville, probablement sur le terri-
 toire qui porte depuis son nom. La cure de Saint-Céneri, qui était
 jadis à la présentation du seigneur temporel et possédait 1,500
 livres de revenu, est aujourd'hui annexée à celle d'Aunou. De
 l'ancienne église, bâtie en forme de croix, sur une éminence, il
 ne reste plus que des pans de murs, des tronçons de colonnes, et
 une fenêtre ogivale assez bien conservée. Le presbytère, cons-
 truction petite et sans intérêt, subsiste encore en entier ; enfin la
 chapelle d'Osmond, desservie avant la Révolution par les corde-
 liers de Séez qui, chaque dimanche y allaient dire la messe, est
 demeurée debout au milieu d'un vaste herbager, elle sert de han-
 gar pour loger les voitures et les instruments de labourage d'une
 ferme ; on y remarque une croix massive implantée dans une

fenêtre, et une crédence de pierre sculptée avec un art et une perfection vraiment étonnants, mais cet édifice tombe en ruines à cause des dégradations successives dont il a été victime.

Dans le temps où brillèrent les d'Osmond, vivait au Chenai, village de Saint-Céneri, une autre famille, moins illustre, mais non moins ancienne, la famille qui portait le nom même de Saint-Céneri.

En 1320, lorsque l'échiquier d'Alençon fut érigé, le baron de Saint-Céneri était un des douze pairs laïques qui le composaient. Plus tard, Jacques de Silly, évêque de Séez, maria sa nièce à messire Gouhier, seigneur du Chenai et de Saint-Céneri, et lui donna le manoir de Saint-Céneri et la chapelle qu'il avait fait bâtir à une lieue de sa ville épiscopale. Les barons de Saint-Céneri avaient des possessions à Séez et habitaient dans la Grande-Rue de cette ville, une maison qui a été depuis l'hôtel du Dauphin.

Le village de Saint-Céneri est aussi la patrie de Nicolas-Jacques Conté, l'un des plus habiles chimistes et mécaniciens, qu'ait produits la France, il y naquit le 4 août 1755, dans une misérable demeure qu'on visite encore de nos jours avec curiosité. Conté, dans son enfance, s'occupait à filer, et, avec sa quenouille, gagnait le pain de sa journée. Il manifesta de bonne heure son génie inventif, et son talent pour le dessin. Comme il avait deux tantes domestiques à l'hospice de Séez, la supérieure, Madame de Prémélé, l'admit par charité dans cet établissement, et un peintre étant venu faire quelques réparations dans la chapelle, le jeune Conté fut chargé de le servir. Avant que les travaux fussent achevés, le peintre tomba malade et mourut : Conté alors s'offrit pour achever son œuvre. Après maintes railleries, maints quolibets sur sa présomption on lui accorda sa demande ; il acheva l'ouvrage commencé et réussit au-delà de toute attente. On voit encore à l'Hôtel-Dieu de Séez et chez diverses personnes quelques-uns de ses premiers essais. Il s'était aussi amusé dès lors à façonner avec son couteau un violon qui joua dans plusieurs concerts, et que l'on entendit avec plaisir : cet instrument

fut longtemps déposé à la préfecture d'Alençon, l'intendant de la généralité de cette ville et Mgr d'Argentré prirent Conté sous leur protection, et l'évêque lui ayant fait faire son portrait, le trouva si ressemblant, qu'il emmena le jeune artiste dans la capitale. Conté y perfectionna ses talents et s'y livra à l'étude de la mécanique. Il devint le chef des aérostiers de Meudon et partit à la suite de Bonaparte pour l'expédition d'Egypte, où il se rendit très utile par son esprit ingénieux et plein de ressources ; il perfectionna la fabrication du pain pour les troupes, il faisait forger dans les ateliers qu'il avait établis des sabres pour l'armée, des ustensiles pour les hôpitaux, fabriquait des instruments de mathématiques pour les ingénieurs, des lunettes pour les astronomes et imaginait de nouveaux crayons pour les dessinateurs. En un mot, depuis les machines les plus compliquées et les plus essentielles, comme les moulins à blé, jusqu'aux tambours et aux trompettes, tout se fabriquait dans ses ateliers. Napoléon disait de lui qu'il était capable de créer tous les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie.

De retour en France, Conté dirigea l'exécution du grand ouvrage publié par la Commission d'Egypte, et il inventa une machine à graver qui simplifiait beaucoup le travail des ouvriers. On sait qu'il a donné son nom aux crayons qu'il a inventés. Comblé d'honneurs, entouré de l'estime de tout le monde, le savant artiste ne put résister au chagrin, que lui causa la perte de sa femme, et mourut le 6 décembre 1806.

Sous l'administration de M. de Langle, maire de Sées, une des rues de cette ville a pris le nom du pauvre enfant de Saint-Céneri et une souscription fut ouverte pour lui ériger la statue, que l'on voit actuellement, sur la place du Parquet, presque en face du portail de la Cathédrale.

CONSTANT BRUST.
